

LA LETTRE DE DLF CHAMPAGNE-ARDENNE

DÉFENSE DE LA LANGUE FRANÇAISE - DÉLÉGATION CHAMPAGNE-ARDENNE

Présidente : Nadine Najman

Secrétaire : Francis Debar

Siège social chez la présidente :

3, rue Hannequin

51100 Reims

Lettre n°125 – janvier 2016

Suite aux attentats du vendredi 13 novembre à Paris, beaucoup de lieux publics ont fermé leurs portes le samedi 14. A Reims, la Maison de la Vie Associative était du nombre, ce qui a entraîné l'annulation de la dictée publique de Nadine Najman et son report au 23 avril prochain.

Par voie de conséquence, il n'y a pas eu de lettre de liaison en novembre.

Réunion du samedi 19 décembre 2015

La conférence du jour, prononcée par M. Jean-Luc Faivre, a porté sur un poète français qui fut l'ami de Gérard de Nerval, Pétrus Borel et Théophile Gautier aux heures flamboyantes d'Hernani. Elle était intitulée :

*Philotée O'Neddy (1811-1875),
un enfant perdu de la bataille romantique.*

Cette causerie illustrée de projections vidéo a duré près de deux heures mais le temps a filé très vite et les nombreuses questions qui ont suivi ont prouvé à quel point, par son talent, le conférencier avait su communiquer sa passion à l'assistance.

Ancien professeur agrégé de lettres modernes, Jean-Luc Faivre a effectué toute sa carrière d'enseignant à Reims, sa ville natale. Il est par ailleurs l'auteur de nombreuses publications consacrées à Voltaire, Laclos, Valéry, ainsi qu'au groupe littéraire rémois *Le Grand Jeu*.

Le texte de cette conférence ne nous est pas encore parvenu mais nous l'attendons avec impatience et ne manquerons pas de le publier dans une prochaine lettre de liaison.

Réunion du samedi 9 janvier 2016

La séance a commencé par une nouvelle rubrique qui consiste, pour ceux qui le souhaitent, à venir parler brièvement, de façon tout à fait libre et informelle, des derniers livres qu'ils ont lus ou relus et qu'ils ont envie de faire connaître autour d'eux. Nous avons ainsi entendu :

- Norbert Adam à propos du *Journal* (Tallandier, 2008) tenue par une étudiante juive, Hélène Berr, de 1942 à mars 1944, avant d'être envoyée en camp de concentration, où elle est décédée en avril 1945 ;
- Jean-Pierre Barrault pour *Aragon*, une imposante biographie du susnommé, parue chez Gallimard sous la signature de Philippe Forest ;
- et enfin Michelle Jolly qui nous a présenté la dernière création de l'atelier d'écriture auquel elle participe : un recueil de nouvelles intitulé *Chez l'une, chez l'autre*.

Par ailleurs, Nadine Najman est revenue sur le règlement du jeu-concours *Dis-moi dix mots* afin de préparer au mieux la séance du 6 février pendant laquelle les candidats présenteront leurs textes.

Ensuite, elle a présenté **trois barbarismes très actuels**.

Un barbarisme, rappelons-le, est une faute contre le langage consistant à se servir de mots et d'expressions forgés (ou altérés) ou encore à leur donner un sens différent de celui qui a été consacré par l'usage.

Les trois « barbarismes du mois » proviennent d'une mauvaise connaissance de l'anglais mais aussi du français. Ils sont d'apparition récente et se répandent à la vitesse V... ce qui n'en fait pas pour autant des tournures correctes. En effet, comme le disait Gandhi dans un autre contexte : « *L'erreur ne devient pas vérité parce qu'elle se propage et se multiplie.* ».

Le premier de ces barbarismes s'assortit d'un faux-sens qui rend le propos absurde. Il consiste en un emploi incorrect du mot **définitivement**, suite à la regrettable confusion faite par certains Français entre deux mots anglais : *definitely* et *definitively*. Le premier, très utilisé par les anglophones, signifie *absolument, entièrement, parfaitement*. Le second signifie *définitivement*, ce qui n'a rien à voir.

Un rapprochement hasardeux entre les deux langues fait qu'on en arrive, en français, à ce genre de choses :

« - Êtes-vous assise de façon confortable ?

- Oui, *définitivement*. »

Il est évident que la personne questionnée ne prétend pas être confortablement assise de façon définitive, c'est-à-dire jusqu'à sa mort. Elle veut juste dire qu'elle est parfaitement satisfaite de son siège actuel. Sa réponse est donc à la fois fautive et ridicule, mais elle ne s'en rend pas compte, trop heureuse de donner à son discours un petit air d'anglais traduit.

Le deuxième barbarisme anglo-français du mois, en revanche, n'entraîne pas de faux-sens ni d'ambiguïté : l'expression anglaise est traduite dans un français approximatif qui reste compréhensible. Il s'agit de *based on*, ou *based upon*, qui devient platement ce **basé sur** que l'on voit fleurir au générique d'un nombre grandissant de films et téléfilms.

Les responsables de ce barbarisme ont oublié (l'ont-ils jamais su ?) qu'une œuvre cinématographique n'est jamais *basée sur* une pièce, un roman, une nouvelle, une histoire vécue ou autre chose, mais qu'elle en est *tirée, adaptée, inspirée*, etc. On peut même se contenter de dire : *d'après* tel ouvrage, ou *d'après* tel auteur.

En bon français, *basé sur* est à réserver au domaine militaire (les troupes ont été *basées sur* différents points stratégiques). Dans tous les autres sens, cette expression est à éviter. Exemples : une théorie n'est pas basée mais établie ou fondée sur des faits ; la prospérité d'un pays n'est pas basée sur l'industrie, l'agriculture et le commerce, mais elle repose sur eux...

Le troisième barbarisme est du même ordre que le deuxième : une traduction mot à mot de l'anglais, aboutissant à une forme en l'occurrence incorrecte, mais qui reste intelligible : **dû à**. La faute consiste à traduire mot à mot l'expression *due to* qui signifie *en raison de, à cause de*. Exemple : « Je suis resté couché toute la journée, dû à une forte fièvre ».

Il est probable que le Français qui s'exprime dans ce charabia a régulièrement l'occasion d'utiliser la langue anglaise (pour ses études, par exemple, ou dans sa vie professionnelle) et il est incontestable qu'il connaît le sens de *due to*.

Hélas, il est plutôt faible dans sa propre langue ! Quand il ne trouve pas facilement ses mots en français, il prend ceux qui se présentent en anglais et les traduit approximativement. Il se doute peut-être que quelque chose cloche mais il doit estimer que ce n'est pas grave, du moment qu'on le comprend. Peut-être encore croit-il se valoriser en faisant semblant d'oublier sa langue maternelle à force d'en utiliser une autre !

D'autres, conscients que *dû à* ne peut pas convenir, font un effort supplémentaire et voici ce que ça donne (exemple trouvé sur Internet l'été dernier) : « Vingt-cinq départements du sud-ouest sont placés en vigilance orange **lié à** la situation orageuse à partir de lundi 16 heures. ».

Qui a dit : *De Charybde en Scylla* ?

Quelques autres mots ou expressions (en termes de, supporter, voire même, impacter) proposés par les membres présents ont fait l'objet de remarques et de recherche d'exemples.

En termes de et **supporter** (le verbe) sont corrects dans certains cas, incorrects dans d'autres. Nous y reviendrons.

Voire même (au lieu de voire) est une tournure un peu archaïque ; certains la considèrent pléonastique mais elle est reconnue par l'Académie française.

Quant à **impacter**, c'est un verbe copié directement sur l'anglais *to impact*, à éviter au profit de *affecter, modifier, toucher, avoir des conséquences sur...*

En deuxième partie, nous avons accueilli **Jean-Paul Gourévitch**, consultant international sur l'Afrique, l'immigration et l'islamisme radical mais aussi spécialiste de la littérature de jeunesse. Il avait été, le matin même, l'invité du petit déjeuner des libraires à la librairie Guerlin. Sa conférence était intitulée :

***Histoire illustrée de la littérature de jeunesse
du XVI^e siècle à aujourd'hui
en France et dans les principaux pays du monde***

Elle prenait appui sur un diaporama réalisé à partir de son ouvrage *Abcdaire illustré de la littérature jeunesse*, premier dictionnaire de la littérature de jeunesse en France et dans les principaux pays étrangers, paru en septembre 2013 à l'Atelier du Poisson Soluble. Jean-Paul Gourévitch est par ailleurs l'auteur d'une soixantaine d'ouvrages très divers (essais, romans, biographies, ouvrages pour la jeunesse, beaux livres). Il a enseigné pendant dix ans l'Image politique à l'université Paris XII-Créteil.

Naissance de la littérature de jeunesse

Selon lui, la littérature de jeunesse n'a pas de père fondateur mais un grand nombre de parrains puisque sa naissance s'inscrit dans un espace où se rencontrent des auteurs avec leurs textes, des libraires (il n'y avait pas d'éditeurs à cette époque) avec leurs produits, des imagiers et des dominotiers avec leurs illustrations, des prescripteurs et notamment des enseignants et des hommes d'église avec leurs conseils, des imprimeurs avec leur capacité de tirage, des conteurs avec leur faconde, un public avec ses attentes.

À l'intérieur de cet espace, les modalités de l'échange sont diverses : textes imposés, composés, choisis ; textes religieux, anciens, contemporains ; textes nus, décorés, illustrés ; textes improvisés à partir d'un canevas, racontés, rédigés, récités ; manuels scolaires, bréviaires de conseils à caractère religieux ou civil, littérature d'évasion et de divertissement, ouvrages destinés à un public populaire, familial, bourgeois, aristocratique ou *ad usum Delphini*...

Mais il faut bien donner un point de départ à cette exploration chronologique et Jean-Paul Gourévitch a choisi 1529, l'année où Érasme publie sa *Declamatio de pueris statim ac liberaliter instituendis*, traduit sous le titre *De l'institution des Enfants*, premier ouvrage dans lequel il est explicitement précisé qu'il faut pour les enfants des livres spécifiques, largement illustrés et se prêtant à des démonstrations pratiques. Érasme prend comme exemple le mot *éléphant* en expliquant que sans images le petit enfant ne peut en avoir une idée et que pour en expliquer l'utilité « *il lui montrera ses défenses, en saillie de part et d'autre d'où l'on tire l'ivoire, denrée fort appréciée des riches et en même temps il lui présentera un peigne en ivoire* ».

La périodisation de la littérature jeunesse

Le conférencier a ensuite découpé l'histoire de la littérature jeunesse en périodes successives, soulignant que chacune n'introduit pas une rupture avec la précédente mais vient s'y surajouter :

- D'Érasme aux contes de fées de la fin XVII^e-début XVIII^e siècle avec les manuels de civilité puérile, les traités d'éducation, les fables, les contes de Perrault et de Madame d'Aulnoy, la traduction de *l'Orbis Pictus* de Comenius (premier abécédaire illustré) et du *Don Quichotte* de Cervantès, premier héros dont les parents résumeront les aventures à leurs enfants, la structuration du réseau des libraires et parallèlement le développement de la littérature de colportage.
- Des contes de fées à la Révolution française avec l'apparition de méthodes actives de lecture, la vulgarisation de *Robinson Crusoé*, des *Voyages de Gulliver* et des *Mille et Une Nuits*, trois ouvrages qui n'étaient pas écrits pour les enfants mais qui ont été adaptés pour eux et adoptés par eux, la vogue des ouvrages de type « magasin » où on trouve de tout et par exemple le conte *La Belle et la Bête* dans le *Magasin des Enfants* de Madame Leprince de Beaumont. L'audience de cette littérature se développe avec aux extrêmes une clientèle bibliophile adulte, attentive à la qualité de la reliure et de l'illustration, qui fait voir aux enfants des textes et des images dûment sélectionnés, et une clientèle populaire qui trouve son plaisir dans les almanachs et les images d'Épinal.
- De la Révolution française à l'apparition d'Hetzel. Ce n'est pas tant la Révolution française (qui a beaucoup disserté mais peu produit) que la réaction moraliste de l'Empire et de la Restauration qui constitue le cœur de période – avec des ouvrages de conseils ou de vulgarisation scientifique illustrés, les premiers journaux pour la jeunesse comme le *Journal des Enfants* qui invente le principe du feuilleton pour fidéliser sa clientèle, les livres-jouets, castellets, l'émergence du premier auteur-illustrateur (Töpffer) ancêtre de la BD, et surtout du premier véritable éditeur pour la jeunesse, Hetzel. Cet éditeur-auteur-critique-directeur de collection possède plusieurs pseudonymes et sa vie est un roman, ce qui a poussé notre conférencier à écrire sa biographie. Son importance est décisive car Hetzel choisit de faire travailler les plus grands auteurs de son époque (Balzac, George Sand, Dumas, Nodier) et les meilleurs illustrateurs (Grandville, Bertall, Tony Johannot) pour produire une « littérature à hauteur d'enfance ».
- De 1845 à 1890 : l'âge d'or de la littérature jeunesse. C'est à cette époque, en effet, qu'en liaison avec le développement du lectorat enfantin et de l'éducation pour tous on trouve les auteurs français les plus célèbres (Daudet, Hector Malot, Jules Verne, Erckmann-Chatrian,

Hugo, la Comtesse de Ségur), les illustrateurs les plus renommés (Doré, Job, Robida, Boutet de Monvel), les traductions d'auteurs étrangers (Andersen, Stevenson), les grands éditeurs (Hachette, Hetzel, Armand Colin), qu'on invente les albums à couverture illustrée, les plats historiés, la science-fiction...

- De 1890 à 1914, la littérature récréative avec des illustrés qui, grâce à leur prix modique, leurs images et leur parution régulière, conquièrent immédiatement leur public comme *La Semaine de Suzette* et son héroïne Bécassine pour les filles et *l'Épatant* avec son trio de chenapans, les Pieds Nickelés, pour les garçons, tandis que Rabier commence son épopée animale et que les éditeurs multiplient leurs collections de contes. La guerre de 1914-1918 va modifier ce processus avec la mobilisation de toute cette littérature au service de la patrie, un thème que Jean-Paul Gourévitch a largement traité dans *Les Petits Enfants dans la Grande Guerre*, un beau livre illustré paru chez Pascal Galodé en 2014.

- De 1919 à 1939 : à la recherche d'une modernité. C'est le moment où l'édition s'industrialise avec le développement de ses collections, où s'ouvre la première bibliothèque pour enfants *L'Heure joyeuse*, où les spécialistes commencent à s'intéresser à l'histoire de la littérature de jeunesse, où le patrimoine de la littérature étrangère est directement accessible via les héros d'Erich Kästner, d'Astrid Lindgren, de Carlo Collodi, de Selma Lagerlöf, de Johanna Spyri. Mais aussi le moment où les recherches en illustration des *Albums du Père Castor* ou de la saga *Babar* sont concurrencées par la déferlante des illustrés (*Le Journal de Mickey*) et l'essor de la BD.

Après la période 1939-1945 où l'édition est « sous la botte », la production contemporaine peut être segmentée en deux phases différentes :

- De 1945 à 1970 : de la littérature grand public à la révolution graphique. Alors que l'image photographique ne s'impose que dans les ouvrages documentaires, le développement de nouvelles maisons d'édition aboutit à la multiplication de collections avec des héros français (Martine, Caroline, Fantômette, Langelot...) ou importés de l'étranger (Le club des cinq...) dont les aventures déclinées en de nombreux volumes fidélisent une clientèle jeune, tentée également par l'explosion de la BD et les nouveaux loisirs nés du développement de l'audiovisuel (cinéma, dessin animé, radio, télévision). En même temps, à la suite du *Petit Chaperon rouge* géométrisé de Warja Lavater, des éditeurs audacieux (Delpire, HarlinQuist, L'École des Loisirs) lancent des produits nouveaux dont les auteurs-illustrateurs ont pour nom Maurice Sendak, Tomi Ungerer, Léo Lionni.

- D'avant-hier à après-demain. S'il est difficile de porter un regard distancié sur une littérature en train de se faire, l'époque contemporaine apparaît marquée par des tendances lourdes : l'apparition d'un grand nombre de jeunes auteurs et illustrateurs, regroupés dans une « Charte », qui réclament un statut et font payer leurs interventions, la transformation des maisons d'éditions en consortiums (Hachette, Editis, Gallimard), le développement du secteur de l'édition consacré à la petite enfance, à l'initiation à l'art, à la fantasy et aux mangas, le foisonnement des salons et la multiplication des productions sans qu'il y ait augmentation corrélative du lectorat. Ce qui fait qu'à côté des ouvrages « stars » dont l'adaptation cinématographique renforce l'audience, comme la saga *Harry Potter*, de nombreux livres connaissent des ventes médiocres qui fragilisent d'autant les petites maisons d'édition indépendantes qui les ont accueillis.

Cette conférence d'environ une heure a passionné la quarantaine de spectateurs et s'est prolongée par un débat qui aurait pu durer encore longtemps. L'auteur, qui n'avait apporté que quelques ouvrages, n'en a pas eu assez pour satisfaire tous les amateurs...